

ANTONIO R. DAMASIO

# L'ERREUR DE DESCARTES

Préface à la nouvelle édition

LA RAISON DES ÉMOTIONS

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Marcel Blanc*

L'édition originale en langue anglaise de cet ouvrage  
est parue chez A. Grosset/Putnam Books sous le titre :

*Descartes' Error  
Emotion, Reason, and the Human Brain*

© ANTONIO R. DAMASIO, M. D., 1994

Pour la traduction française:

© ODILE JACOB, 1995, JANVIER 2006  
15, RUE SOUFFLOT, 75005 PARIS

[www.odilejacob.fr](http://www.odilejacob.fr)

ISBN 2-7381-1713-9

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L.122-5, 2° et 3° a, d'une part, que les «copies» ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective» et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, «toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite» (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Si vous aviez vécu aux environs de 1900 et si les problèmes d'ordre intellectuel vous avaient intéressés, vous auriez sans doute pensé que le moment était venu pour la science de saisir à bras le corps la question des émotions dans toutes ses dimensions et de répondre de façon définitive à la curiosité de plus en plus grande du public. Au cours des décennies précédentes, Charles Darwin avait montré qu'on retrouve des phénomènes émotionnels, chez d'autres espèces, étonnamment comparables à ceux qui existent chez les humains; William James et Carl Lange avaient avancé une hypothèse inédite pour expliquer le déclenchement des émotions; Sigmund Freud avait fait d'elles le cœur de ses investigations sur les états psychopathologiques; et Charles Sherrington avait débuté l'étude neurophysiologique des circuits du cerveau qui sont impliqués dans l'émotion. Pour autant, ce n'est pas à cette époque qu'on en est venu à aborder le sujet des émotions de façon approfondie. Bien au contraire, les sciences de l'esprit et du cerveau s'étant épanouies au XX<sup>e</sup> siècle, leur intérêt s'est porté ailleurs et les spécialités que l'on regroupe aujourd'hui sous le terme vague de neurosciences ont plutôt tourné le dos aux recherches sur les émotions. Certes, la psychanalyse ne les a jamais oubliées, et il a existé des exceptions - des pharmacologues et des psychiatres se sont intéressés aux troubles de l'humeur, des psychologues et des spécia-

listes de neurosciences isolés se sont penchés sur les affects. Ces exceptions, cependant, n'ont fait qu'accentuer l'oubli dans lequel l'émotion, en tant que sujet de recherche, était tombée. Le behaviorisme, la révolution cognitiviste et les neurosciences computationnelles n'ont pas atténué cet oubli de façon appréciable.

Même si un changement commençait à apparaître, telle était, en gros, la situation lorsque *L'Erreur de Descartes* a été publié pour la première fois. Ce livre porte sur l'aspect neurologique de l'émotion et sur ses implications dans la prise de décision en général et le comportement social en particulier. J'espérais bien réussir à me faire comprendre, mais je n'escomptais guère un bon accueil et beaucoup d'attention de la part du public. Je me trompais. L'accueil a été partout attentif et ouvert. Un certain nombre des idées contenues dans ce livre ont fait leur chemin auprès de mes collègues et parmi les non-spécialistes. J'ai même été surpris de voir de nombreux lecteurs désireux de débattre, de poser des questions, de proposer des suggestions et des corrections. Dans plusieurs cas, j'ai correspondu avec eux, et certains sont devenus des amis. J'ai beaucoup appris de ces échanges, et c'est le cas aujourd'hui encore, puisqu'il ne se passe pas un jour sans qu'un e-mail à propos de *L'Erreur de Descartes* ne me parvienne de quelque part dans le monde.

Dix ans plus tard, la situation est radicalement différente. Peu après cette publication, les spécialistes des neurosciences qui avaient travaillé sur les émotions chez les animaux ont commencé à publier leurs propres ouvrages. Bientôt, les laboratoires de neurosciences, en Amérique et en Europe, ont porté leur attention sur l'émotion. Les philosophes versés dans ces questions ont été écoutés d'une oreille nouvelle, et des livres, tirant profit de la science des émotions, sont devenus extrêmement populaires. Avec un siècle de retard, l'émotion a finalement reçu le dû que nos illustres prédécesseurs auraient voulu qu'elle obtienne.

Le sujet principal de *L'Erreur de Descartes* est la relation qui existe entre l'émotion et la raison. En me basant sur l'étude neurologique de patients souffrant à la fois de défauts de prise de décision et de troubles de l'émotion, j'ai avancé l'hypothèse, dite des marqueurs somatiques, selon laquelle l'émotion participait à la raison et qu'elle pouvait assister le processus du raisonnement au

lieu de nécessairement le déranger, comme on le supposait couramment. Aujourd'hui, cette idée ne fait plus hausser les sourcils, même si, lorsque je l'ai présentée, elle a ébahi beaucoup de gens et a même été considérée avec un certain scepticisme. Au total, elle a été largement admise, et même tellement. qu'en certaines occasions, elle a été déformée. Par exemple, je n'ai jamais dit que l'émotion était un substitut du raisonnement, mais dans certaines versions superficielles qui ont été données de mon travail, il semblait à certains que je suggérais que si on suit son corps au lieu de sa raison, tout va bien.

En certaines occasions, les émotions peuvent assurément se substituer à la raison. Le programme d'action émotionnelle que nous appelons la peur peut mettre la plupart des êtres humains hors de danger, assez vite, sans presque qu'il soit nécessaire de recourir à la raison. Un écureuil ou un oiseau réagit à une menace sans penser du tout, et un être humain le peut aussi. Dans certaines circonstances, penser peut être bien moins avantageux que ne pas penser. C'est ce qui fait la beauté de l'émotion au cours de l'évolution: elle confère aux êtres vivants la possibilité *d'agir* intelligemment sans *penser* intelligemment. Le raisonnement effectue la même chose que ce qu'accomplissent les émotions, mais de manière à ce que nous le sachions. Il nous donne la possibilité de penser intelligemment *avant* d'agir intelligemment, et il nous apporte également une bonne chose : nous avons découvert que les émotions peuvent à elles seules résoudre bien des problèmes que pose notre environnement complexe, mais pas tous, et que les solutions qu'elles offrent sont parfois contre-productives en réalité.

Comment le raisonnement intelligent a-t-il évolué chez les espèces complexes? *L'Erreur de Descartes* contient une proposition nouvelle à cet égard: le système de raisonnement a évolué car il est une extension du système émotionnel automatique, l'émotion jouant des rôles divers dans le processus de raisonnement. Par exemple, elle peut conférer trop d'importance à une prémisse et, ce faisant, biaiser la conclusion qu'on en tire. Elle participe aussi au processus par lequel on garde présents à l'esprit les multiples faits qu'on doit prendre en compte pour être capable de prendre une décision.

La participation indispensable de l'émotion au processus de raisonnement peut être avantageuse ou néfaste selon à la fois les circonstances de la décision et l'histoire passée de celui qui décide. La question du rôle des circonstances est bien illustrée par l'histoire sur laquelle Malcolm Gladwell ouvre son récent livre intitulé *Blink* (2005). Les conservateurs du musée Getty, désireux d'ajouter cette pièce à la collection, estimaient qu'une certaine statue grecque était authentique. À l'inverse, un certain nombre d'experts jugeaient, eux, qu'elle était fautive en se basant sur le sentiment viscéral négatif qu'ils avaient ressenti lorsqu'ils l'avaient vue pour la première fois. Des émotions différentes participaient à ces deux jugements différents, à des étapes différentes du processus de raisonnement. Pour les uns, il y avait un désir envahissant et convenable d'adhérer à l'objet; pour les autres, le sentiment immédiatement déplaisant que quelque chose n'allait pas. Ni dans un cas ni dans l'autre, la raison n'opérait seule. C'est précisément la thèse de *L'Erreur de Descartes*. Lorsque l'émotion est laissée totalement à l'écart du raisonnement, comme cela arrive dans certains troubles neurologiques, la raison se fourvoie encore plus que lorsque l'émotion nous joue des mauvais tours dans le processus de prise de décision.

L'hypothèse des marqueurs somatiques stipulait d'emblée que les émotions *marquaient* certains aspects d'une situation ou certains résultats d'actions possibles. L'émotion réalise ce marquage ouvertement, comme dans le « sentiment viscéral », ou à couvert, grâce à des signaux qui échappent à notre conscience. Quant aux connaissances dont nous nous servons pour raisonner, elles aussi peuvent être complètement explicites ou en partie cachées, comme lorsque nous avons l'intuition d'une solution. En d'autres termes, l'émotion joue un rôle dans l'intuition, processus cognitif rapide grâce auquel nous parvenons à une conclusion sans avoir conscience de toutes les étapes logiques qui y mènent. Il n'est pas nécessairement vrai que la connaissance des étapes intermédiaires soit absente, mais l'émotion livre la conclusion si directement et si rapidement qu'il n'est pas nécessaire d'avoir conscience de toutes les connaissances. Voilà qui correspond à la formule ancienne selon laquelle « l'intuition échoit aux esprits bien disposés ». Qu'est-ce que cela signifie dans le contexte de l'hypothèse des

marqueurs symboliques? Cela signifie que la qualité de notre intuition dépend de la façon dont nous avons raisonné par le passé, dont nous avons classé les événements de notre expérience passée en relation avec les émotions qui les ont précédés et suivis, et dont nous avons réfléchi à l'échec et au succès de nos intuitions passées. L'intuition, c'est tout simplement de la cognition rapide, les connaissances requises étant en partie cachées sous le tapis, grâce à de l'émotion et beaucoup de pratique. Je n'ai clairement jamais souhaité opposer émotion et raison; je vois plutôt dans l'émotion quelque chose qui, au moins, assiste la raison et, au mieux, entretient un dialogue avec elle. Je n'ai jamais non plus opposé émotion et cognition, puisque je considère l'émotion comme livrant des informations cognitives, directement ou par le biais des sentiments.

Les données sur lesquelles s'appuie l'hypothèse des marqueurs somatiques proviennent de plusieurs années d'études neurologiques menées sur des patients dont la conduite sociale avait été altérée par une lésion cérébrale survenue dans un secteur particulier du lobe frontal. Les observations rassemblées sur ces patients ont aussi donné lieu à une autre idée importante développée dans *L'Erreur de Descartes*: les systèmes cérébraux qui sont conjointement engagés dans l'émotion et la prise de décision sont en général impliqués dans la gestion de la cognition sociale et du comportement. Cette idée a ouvert la voie à la mise en rapport de la mécanique des phénomènes sociaux et culturels avec des traits neurobiologiques spécifiques, relation que démontrent des faits lourds de sens.

La publication de *L'Erreur de Descartes* a été responsable d'une découverte connexe. Des parents de jeunes gens qui, par leur comportement social, ressemblaient à nos patients adultes, m'ont écrit; ils se demandaient, avec beaucoup de finesse, si les troubles de leurs enfants aujourd'hui grands n'étaient pas aussi dus à des lésions cérébrales. Nous avons découvert que c'était bien le cas, comme le rapportent les toutes premières études portant sur cette question, que nous avons publiées en 1999. Ces jeunes adultes avaient souffert de lésions cérébrales frontales au tout début de leur vie, fait qui n'était pas connu de leurs parents ou qui n'avait pas été relié à leur comportement social manifestement anormal. Nous avons aussi découvert une différence fondamentale entre les cas de

jeunes gens et ceux d'adultes : les patients jeunes semblaient ne pas avoir appris les conventions sociales et les règles éthiques qui auraient dû gouverner leur comportement. Alors que les patients adultes connaissaient ces règles mais ne parvenaient pas à agir selon elles, les jeunes n'avaient jamais appris à partir de ces règles. En d'autres termes, tandis que les cas d'adultes nous disaient que les émotions étaient nécessaires pour que se déploie le comportement social correct, les cas de jeunes montraient que les émotions étaient aussi indispensables pour maîtriser le savoir-faire fondant le comportement social adapté. On commence à peine à entrevoir les implications de ce fait pour la compréhension des causes possibles de troubles de la conduite sociale.

Le post-scriptum de *L'Erreur de Descartes* contient une perspective sur l'avenir des recherches neurobiologiques: les mécanismes régissant l'homéostasie de base constituent un modèle pour le développement culturel des valeurs humaines qui nous permettent de juger si les actions sont bonnes ou mauvaises et de classer les objets selon leur beauté ou leur laideur. À l'époque, écrire, pour moi, c'était espérer parvenir à jeter un pont entre la neurobiologie et les sciences humaines, nous apportant ainsi une meilleure compréhension des conflits humains et une vision plus globale de la créativité. J'ai plaisir à voir que certains progrès ont été accomplis dans ce sens. Par exemple, certains d'entre nous étudient de près les états cérébraux associés au raisonnement moral, tandis que d'autres s'efforcent de découvrir ce qu'effectue le cerveau durant les expériences esthétiques. (C'est le cas en France de Jean-Pierre Changeux, qui se préoccupe depuis longtemps de l'aspect neurobiologique de l'éthique et de l'esthétique.) L'intention ici n'est pas de réduire ces deux domaines aux circuits du cerveau, mais plutôt d'explorer les fils qui relient la neurobiologie à la culture. Aujourd'hui, j'ai encore plus d'espoir: ce pont en apparence utopique deviendra réalité ; et je suis encore plus optimiste : nous en verrons les bénéfices sans avoir à attendre un autre siècle\*.

Antonio Damasio, 2005

---

\* Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean-Luc Fidel.